

# JAG ET JOHNNY



©Blithe Williams

**TEXTE : Laurène Marx et Jessica Guilloud, dite Jag**

**MISE EN SCÈNE : Laurène Marx**

**Avec Jessica Guilloud, dite Jag et Johnny**

Production : Cie Hande Kader/ Bureau des Filles

***Lecture à la Maison Folie Moulins – Lille – 19 novembre 2023***

***Présentation au Théâtre Paris Villette - 1<sup>er</sup> février 2024***

***Festival Zoom – Théâtre Ouvert – 21 Mai 2024***

***Festival Et 20 L'Été, Paris – 16 juin 2024***

***Festival de la Cité – Lausanne – 5 juillet 2024***

***Théâtre Sorano – Toulouse – 23 novembre 2024***

**CONTACTS : Le Bureau des Filles**

Directrice de production : Véronique Felenbok – veronique.felenbok@yahoo.fr – 06 61 78 24

16 Chargée de production : Aliénor Suet – alienorsuet.prod@gmail.com – 06 95 95 78 53

Diffusion : Chloé Cassaing - ccassaing.diffusion@gmail.com – 06 59 58 13 59

***"C'est l'histoire de Jag et de son chien Johnny, racontée par Jag à Laurène Marx.***

Jag vient de classe populaire rurale blanche.

Elle parle de la maison où elle a grandi, de ses oncles et tantes et elle raconte les anniversaires à la salle des fêtes, les mariages, le cocon familiale dysfonctionnel, la culture télé, l'alcoolisme.

Ça parle aussi de folie, de précarité et de violence....

Coincée entre deux classes, telle une errante, Jag nous plonge dans un retour au bercail, avec toute la complexité qu'il engendre.

La rencontre entre la langue de Laurène et le phrasé de Jag donne un parler percutant et rythmé, chargé d'un vécu qui touche et qui fait passer du rire aux larmes plus d'une fois.

Le spectacle prend la forme d'un stand up qui ne cherche pas à faire rire, un stand up triste. La parole intime, les détails racontés par la personne qui les a vécus, sont un précieux témoignage de l'expérience de transfuge et du classisme qui structure la société.

Mais c'est aussi l'histoire de Jag et Johnny, et de comment leur plaisir d'être ensemble leur permet d'échapper au classisme qui conditionne l'amour entre humain-es.



©Théo Abadie

**Jag et Johnny est un spectacle que nous souhaitons jouer dans les théâtres, mais aussi quand c'est possible hors des théâtres, dans des lieux où se retrouvent les personnes qui ne vont pas au théâtre, ou qui pensent que le théâtre, ce n'est pas pour elles.eux.**

**Dans les associations, les cafés, les centres d'hébergement...**

**C'est un spectacle sans technique avec juste sur le plateau Jag et Johnny, au plus près des gens...**

## EXTRAITS DU TEXTE

(...) Y'a la ferme de mon grand-père, et à côté c'est chez Marie-Paule alors je passe voir Marie-Paule parce qu'à chaque fois que je rentre on me dit « passe voir Marie Paule quand même Jess ».

Marie-Paule, faut vraiment en avoir envie pour aller la voir... c'est un level de malheur Marie-Paule... c'est le boss de fin de la tristesse. Marie-Paule, elle a les mots qui lui débordent de la bouche et c'est pas que des mots d'amour. Tu peux pas en placer une. C'est des gens comme ça qui ont de la colère mais pas les mots de leur colère alors tous les mots deviennent une colère ... y'a tout qui l'accable ... elle est hyper sensible comme ça, ça la touche les choses Marie Paule. Un gamin qui est mort dans le village d'à côté, elle le connaît pas mais ça la fait pleurer, le mariage pour les homosexuels, elle les connaît pas mais ça la fait pleurer, pas pour les même raison que moi mais elle pleure. Elle est comme ça, elle est sensible quoi... « *moi j'ai le coeur sur la main... j'ai toujours rendu service ...* » et là elle a sa voix qui éclate en morceau de biscotte « *mais les gens ma Jess ils font plus de bénévolat...* » et elle part comme ça, ça s'arrête plus, ça déborde, ça déborde... elle pleure ses mots, elle dit ses larmes... puis elle va faire de la chicorée pour tremper les madeleines dedans parce que c'est 16h15.

Tout le temps quand tu la vois Marie-Paule elle a des morsure au mollet. Dans la famille on sait que c'est Rudy qui l'a mordu. Rudy c'est le chien, tu vois c'est une sorte de berger allemand mais le berger allemand originel, tu vois ? Il fait le double d'un berger allemand normal, c'est un double chien de keuf ! ... Une sorte de chien du démon, limite il a un oeil de verre Rudy. En principe quand un chien y a « goûté » on dit que « faut lui mettre un coup de fusil », mais Marie Paule elle veut pas. Rudy c'est tout ce qui lui reste de ses frères...

Elle a bossé toute sa vie pour ses frères Marie Paule. Ses frères ils ont maltraité elle et le chien pareil et puis ils sont morts et ça les a laissé face à face comme ça , elle et le chien de berger gigantesque, complètement taré qui rêve plus que des rêves de viande et qui gémit de détresse dans ses rêves comme s'il avait autant peur de rester coincé dans ses paupières que de les ouvrir pour réaliser que le monde est toujours le même : le même monde avec les même souvenirs de coup de bâton et de travail forcé.

Mon amie, Laurène, on lui a tapé dessus aussi et elle a la même tête que le chien des fois. Les gens battus ils sont pas comme nous, ils savent que la violence c'est pas la 8 solution mais il connaisse pas LA solution, il connaissent que la violence, alors ils font ce qu'il connaissent...

Johnny c'est une autre race de violentée encore : elle est entre la rage d'avoir été abusée et l'envie de partir en paix, sans rajouter plus de ténèbres dans un monde ou les nuits sont de plus en plus longues... Johnny, les gens ils s'approchent toujours d'elle dans la rue pour la caresser sans demander et elle fait claquer sa mâchoire ; et ça les surprends toujours les gens et ça les vexé que leur manque de prise en compte du consentement sois pas pris en compte. Marie-Paule elle a peur de Rudy, tu le vois le chien et tu te dis « un jour il va la bouffer, c'est obligé », il a du meurtre dans les yeux Rudy... On lui a communiqué un désintérêt de la vie des autres.... plus tard il va lui sauter à la gueule et lui arracher la moitié du crâne ... Mais à l'hôpital, Marie-Paule elle te dira que là-bas elle se sent bien c'est la première fois qu'on cuisine pour elle. Et ça la touche qu'on s'occupe d'elle, mais ça l'empêche pas de pleurer... tu lui sers des patates, elle pleure, tu lui sers du poulet, elle pleure.

Je me rends compte, en rentrant dans ma famille, que je suis jamais exactement moi-même, je veux dire hors du langage que j'utilise... attend, je sais pas comment expliquer ça... Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis et mes amis bourges et quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère c'est un autre langage ; c'est la même langue mais c'est un autre langage, c'est pas les même tournure de phrase et que... attends, ce que je veux dire... c'est que je suis jamais rien d'autre qu'une personne qui essaie de se faire comprendre. Là-bas je dois être complètement Jessica et ailleurs je dois être Jag et... et j'suis pas conne je sais qu'il y a une manière scientifique de dire ça ou un terme de socio, mais c'est pas ça que je te dis là, c'est pas ce qui compte. Je te dis que là il y a aucun terme, aucune recherche qui a été faite pour dire ce que je ressens, moi, et ce que je suis... Des fois je me reconnais dans des trucs, dans des bouquins ou j'sais pas, mais en vrai même ça c'est pas suffisant de se reconnaître ; tu existes qu'au moment précis où tu t'es arraché l'effort débile de t'expliquer avec les mots justes. Et quand tu vas d'une classe sociale à une autre, les mots changent tout le temps et le temps de t'adapter t'as presque tout le temps oublié qui tu es entre temps et il faut changer encore, parce qu'il y a toujours dix mille millions de raisons de changer à tout instant et comme ça ; ce que je veux dire c'est que j'ai jamais le temps d'être juste moi-même, moi-même genre chill, moi-même en claquette dans l'esprit des autres... Et là c'est exactement ça qui se passe en fait, j'ai dit dix phrases et j'en peux plus, et j'ai pas vraiment l'impression d'être comprise et je sais qu'au bout de cette discussion il y a un silence et que dans ce silence je ferai partie encore d'une autre classe sociale, dans le silence je suis ni pauvre ni bourge, je suis une errante. Regarde, je me tais... et tout change en moi et en toi, peut-être que c'est la seule manière de se comprendre finalement, c'est fermer sa gueule... Et c'est pour ça que, quand je suis avec elle, je ne suis plus ni transfuge ni rien, je suis l'hôte de son silence de chienne et son langage est le mien pour tout un regard. (...)

(...) C'est la salle des fêtes, tu vois, donc il y a une grande table avec nappe en papier. Il y a tout ce que tu veux à manger : il y a des pains surprises, pain surprises jambon, pain surprise rosette, pain surprise pâté ... de toute façon ils sont tous charcutiers. Je peux te dire que ici les vegan, les Greta Tunberg, ils sont loin dans la télé. Mon grand père, par exemple, il pense que les écolos manifestent parce qu'il fait trop chaud. Et lui, il trouve, en tout cas en Isère, il fait pas si chaud. Enfin si, en été, mais même là tu ouvres une fenêtre et tu laisses entrer un courant d'air, ça va...

Je bois des coups avec les cousins de mon père, ils sont super contents de me voir. Je commence à être un peu pompette. C'est la fête, c'est comme ça on est tranquille c'est la joie, pas la tristesse ... et puis là, d'un coup, il y a un petit moment de flottement, je me sens un peu comme les glaçons au début du pastis.

Et puis d'un coup, t'entends un bruit, au début c'est pas clair et puis ça se précise, y'a un cochon qui traverse la salle en gueulant, et là, y'a ma cousine Laura qui crie « c'est Roseeette » ils lui ont offert un cochon et ils l'ont appelé Rosette, parce que c'est comme ça qu'il va finir. *JOYEUX ANNIVERSAIRE JOYEUX ANNIVERSAIRE GEGEEE* Et là, je les regarde tous, Michel, Thierry, Marie-Cécile, Marie-Paule, Gérard ...ma mère. Je les regarde tous.

Quelqu'un a foutu la musique de 'Pirates des caraïbes', on sait pas pourquoi mais surtout on veut pas savoir. Et il y en a qui se sont déguisés, ça a mis sa meilleure perruque disco, il y a une cousine qui s'est déguisée en vieux pervers et elle attrape les culs de tout le monde...

Je vois Marie Cécile avec le tatouage de son chien qui est mort et qui lui manque, et tout autour d'elle, il y'a comme un halo de lumière de tout ce qui lui manque. Et tout autour d'elle, il y a aussi la famille qui est encore là et qui est aussi comme un halo de lumière aussi et, c'est ça MA famille et c'est ça LA vie, la vie, c'est un instant de lumière parfois.

Et aussi, on se le dit pas .... mais c'est aussi Michel, qui danse pas vraiment, debout, mais qui oscille comme l'aiguille d'une montre qui doute ; et toute l'histoire de tous les fous de toute l'humanité qui se rassemble en lui pour lui donner de la force et qu'il tombe pas maintenant mais plus tard, plus tard mais pas maintenant, et c'est ça LA vie, c'est ça la VRAIE vie aussi. Et c'est ça ma famille, c'est l'histoire des fous et des pauvres et des pauvres fous ; et cette histoire je la raconte pas parce que j'en ai complètement envie mais parce qu'il faut, parce qu'il faut raconter toutes les histoires et pas juste celle qui nous arrange. Il faut raconter les histoires de chiens morts et les histoires de chiens battus et si j'ai pas les mots je peux faire confiance à l'écho. (...)

## L'ÉQUIPE

### **LAURÈNE MARX - AUTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE**

Née en 1987, Laurène Marx est une femme trans non binaire dont l'œuvre tourne autour des thèmes du genre, de la normativité, du rapport à la réalité, de la neuro-atypie et de l'anticapitalisme. À l'âge de seize ans, elle quitte l'école pour écrire, tout en vivant de petits boulots pour ne pas s'éloigner de son unique but : améliorer son style et sa narration. À l'âge de vingt et un ans, elle découvre Paris, le cinéma et le théâtre et commence à réaliser ses propres films et à mettre en scène ses propres textes. Son rapport à l'écriture et à la politique change définitivement après qu'elle a assisté à une performance d'Alok Vaid-Menon, une activiste trans non binaire : il lui apparaît désormais qu'écrire sans cause, sans combat est impossible. Elle se promet de ne plus jamais raconter d'histoires inoffensives, mais de s'efforcer de mettre les zones d'ombre en lumière.

Elle obtient en 2015 le Prix de la Nouvelle de La Sorbonne Nouvelle. En 2018, son texte *Transeest* lauréat de l'Aide nationale à la création de textes dramatiques – Artcena (catégorie dramaturgies plurielles). En 2019, elle écrit *Pour un temps sois peu* pour le Collectif Lyncéus et reçoit l'Aide à la création Artcena en 2020 ainsi que le prix du jury de la Librairie Théâtrale, et le prix Adel Hakim. Le texte qui est publié aux Éditions Théâtrales - Éditeur Pierre Banos.

Son 2ème texte *Borderline love* est édité en 2022 aux Éditions théâtrales. En 2022, associée à Fanny Sintès elles montent la Cie Je t'accapare. Ses pièces sont mises en scène par Fanny Sintès, notamment *Borderline Love* au festival ZOOM#7 au Théâtre Ouvert en Mai 22 et *Pour un temps sois peu* au Théâtre de Belleville en 2022/2023, au 11 à Avignon en 23 et *Je vis dans une maison qui n'existe pas* au festival ZOOM#8 au Théâtre Ouvert en Mai 23. Laurène Marx est représentée par Anaïs Chartreau de l'Agence Althéa.

### **JESSICA GUILLOUD, OU JAG - COMÉDIENNE**

Le travail de Jessica Guilloud navigue entre fiction et documentaire ; un de ses enjeux principaux est de raconter des histoires intimes pour en aborder les enjeux politiques. Produire des savoirs situés. Ses pratiques sont nourries de ses différentes formations en sciences sociales, littérature et arts dramatiques.

Jessica est artiste interprète, co-auteure et réalisatrice de documentaire.

Dès son jeune âge, elle pratique la flûte traversière, entretient un sens de l'humour espiègle et de grandes capacités vocales. Elle se forme au CRR de Lyon en musique classique, dans les licences de Lettres Modernes et d'Anthropologie à l'Université Lumière Lyon 2, puis en Art dramatique au Conservatoire royal de Mons en Belgique.

En parallèle, elle est maçonne et travaille bénévolement dans des collectifs solidaires de lutte pour la régularisation, le droit au logement, l'antiracisme, l'antisexisme... Elle poursuit sa volonté de politiser sa pratique artistique et son mode de vie.

Depuis 2020, elle est accompagnée de sa chienne Johnny dans la plupart de ses projets.

De 2021 à 2023, elle était co-porteuse du collectif théâtral Mégafeux, et actrice dans son spectacle *La Litière*, une science-fiction post-punk queer - spectacle à destination de lieux et de réseaux alternatif et non-institutionnels. Elle est comédienne dans des films : avec Johnny dans *Mourir à Ibiza* de Léo Couture, Mattéo Eustachon et Anton Balekdjian (6 prix au FID Marseille) en 2022, puis dans *Chico* de Théo Abadie en 2023.

Elle réalise en ce moment *Ceux qui me restent*, son premier documentaire soutenu par la SCAM. Elle travaille avec Laurène Marx depuis mars 2023, d'abord comme regard extérieur pour *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, puis comme co-auteure de *Jag et Johnny*. Elle est interprète de ce même texte depuis septembre 2023, accompagnée de sa chienne Johnny.

## LA COMPAGNIE HANDE KADER

La compagnie Hande Kader est créée en 2024 pour porter les projets théâtraux et politiques de Laurène Marx en dialogue constant avec notre époque où les questions de genre et de société sont au cœur de son engagement. Son éthique est radicale, féministe, intersectionnelle, antiraciste, anticlassiste, et antiagiste. Soucieuse d'être non élitiste, donc accessible et entendues par toutes, elle travaille à une diversité des formes artistiques, permettant ainsi de jouer aussi bien dans des théâtres que des squats ou des lieux accueillant des publics. Laurène Marx qualifie son genre théâtral de « stand-up triste ». On y retrouve cette adresse au public si spécifique au stand-up, grâce à l'humour caractéristique du genre et l'utilisation d'un vocabulaire frontal : le pronom personnel « tu » est privilégié, afin d'impliquer le spectateur dans le spectacle. Laurène Marx puise la matière de ses textes dans son vécu et ses trois premiers textes portés à la scène abordent différents aspects de son expérience personnelle.

Il n'est pas question de jouer un personnage ; il s'agit de transmettre et faire vivre cette histoire grâce à son écriture frontale et intime. Ses influences artistiques puisent dans le journalisme gonzo, à travers la façon de documenter son travail et dans son processus d'écriture qui ne craint pas la subjectivité. Son théâtre peut donc être résolument qualifié de documentaire avec, au centre, la transmission d'un vécu et la prise de risque qu'est le dévoilement de son intimité.

Le théâtre est une tribune politique pour Laurène qui donne l'occasion de rendre la parole à ceux et celles qui n'en ont que peu, et surtout de recréer une forme d'art accessible et sans élitisme, où les personnes hors-système peuvent se réconcilier avec la poésie et le théâtre. C'est ce but que poursuit Laurène, à travers son écriture, son art, son engagement et ses performances. Elle choisit de prendre le pari de libérer ceux que la honte rend muets.

## LE BUREAU DES FILLES

La compagnie Hande Kader est accompagnée par le Bureau des Filles. Cette structure a pour objectif de faire évoluer le positionnement des femmes dans le milieu des arts de la scène. Les artistes accompagnées sont engagées, inscrites dans la société contemporaine dont elles interrogent les enjeux et les mécanismes. Avec une attention particulière pour la condition des femmes et plus généralement des personnes minorées, Le Bureau des Filles explore la transmission, les tensions philosophiques et politiques, et les questions de représentation au plateau.

Cette structure met en au centre de son fonctionnement la mutualisation du personnel, la mise en commun d'outils de production et l'échange régulier entre des créatrices qui leur permet de dépasser l'autocensure dans laquelle elles se conditionnent trop souvent et d'affirmer leurs ambitions artistiques.

## cult. news

sont... → 06.05.24 : Bernard Pivot est mort à 89 ans → 01.05.24 : Paul Auster est mort à 77 ans → 18.04.24: Sylvain Amic, nouveau directeur des musées

### Théâtre

#### « Jag et Johnny » : un retour au pays natal qui a du chien à Théâtre Ouvert

par Amélie Blaustein-Niddam  
22.05.2024



Pour la première fois, l'immense autrice et comédienne Laurène Marx passe de l'autre côté de la scène pour diriger (avec elle), à la perfection, les mots et la diction de Jessica Guilloud. *Jag et Johnny* est une histoire de lutte des classes dont les mots vous attrapent par le bout du cœur.

#### « Le jour où il n'y aura plus d'enfance où retourner »

Sur le plateau nu, la lumière arrive d'un coup. On découvre Jag et Johnny. Jag, c'est le surnom de Jessica et Johnny, c'est son chien. Un vieux chien dont le cœur appuie sur sa gorge, et même si c'est putain de beau à dire – Le cœur appuie sur sa gorge – du point de vue canin cela n'a rien de cool. C'est même grave. Johnny ne va pas très bien. Et elle, Jessica-Jess-Yag, comment va-t-elle ? Elle ne va pas si mal, même si elle raconte des « trucs deep », oui, ce n'est pas si mal. L'écriture de Laurène Marx est ce que nous aimons nommer du woke-universel. Elle écrit de sa place et cela devient collectif. Ici, elle a utilisé le même procédé en l'appliquant à une autre. Ce que nous recevons, c'est donc le récit précis de la vie de Jessica Guilloud. Avec elle, nous arrivons chez elle, enfin, chez son « elle » petite fille et adolescente, chez sa mère et Thierry, le beau-père finalement solide, pour l'anniversaire de Gérard, loin bien loin de Paris. Alors, Jag, « pourquoi tu rentres ? »

#### « Elle ne dit pas ses larmes, elle pleure ses mots »

Cela arrive à quiconque quitte sa province pour la grande ville, ici ou ailleurs. Le retour est toujours un choc. « (...) Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis bourgeois, et que, quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère, c'est un autre langage. C'est la même langue, mais c'est un autre langage (...) » Les mots, les accents, les attitudes changent. Jag a beau être lucide sur les luttes à mener contre le capitalisme et le patriarcat, pour l'écologie et l'égalité entre les humains, elle est déconnectée. Elle passe du coq à l'âne, ou plutôt de l'escalier de chez sa mère au canapé de chez pépé et mémé, sa vraie « safe place », et au fur et à mesure, on voyage dans sa terre populaire, pauvre même, à l'aide de descriptions pleines d'images très concrètes et souvent crues

#### « Elle ne dit pas ses larmes, elle pleure ses mots »

Cela arrive à quiconque quitte sa province pour la grande ville, ici ou ailleurs. Le retour est toujours un choc. « (...) Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis bourgeois, et que, quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère, c'est un autre langage. C'est la même langue, mais c'est un autre langage (...) » Les mots, les accents, les attitudes changent. Jag a beau être lucide sur les luttes à mener contre le capitalisme et le patriarcat, pour l'écologie et l'égalité entre les humains, elle est déconnectée. Elle passe du coq à l'âne, ou plutôt de l'escalier de chez sa mère au canapé de chez pépé et mémé, sa vraie « safe place », et au fur et à mesure, on voyage dans sa terre populaire, pauvre même, à l'aide de descriptions pleines d'images très concrètes et souvent crues.

#### « Il faut raconter toutes les histoires »

L'écriture et la diction sont sans cesse suspendues, comme si Laurène Marx nous tenait par un fil au bord de la rupture. Jag, avec pour seul soutien son cher Johnny qui semble lui donner toute la force du monde, délivre sans artifice ce conte réel, ce partage de la vie dans laquelle elle a grandi, ce qui lui permet de ne jamais être dupe dans le monde des bourgeois. Le parallèle entre la ville et la campagne est cruel, comme chez Édouard Louis ou Jean-Luc Lagarce : on y boit, mais pas pareil ; on est fou, mais pas pareil. La violence explose partout dans des zones où la précarité est la norme. Au bord d'un stand-up sans comédie, où l'on rit du pire tout le temps, *Jag et Johnny* nous emmène loin, dans une réalité rurale invisible.

Vu en représentation unique le 21 mai à Théâtre Ouvert. Tournée à suivre.

Visuel : ©Théâtre Ouvert

## QUELQUES ARTICLES DES DERNIERES CREATIONS

sceneweb.fr  
l'actualité du spectacle vivant

# Laurène Marx et son écriture au scalpel



Laurène Marx © Lou Reapinger

***Je vis dans une maison qui n'existe pas* confirme la portée déflagratoire de l'écriture de l'autrice autant que sa présence scénique saisissante. Une soirée sous haute intensité émotionnelle.**

Présenté en 2023 dans le cadre du festival ZOOM, *Je vis dans une maison qui n'existe pas* de Laurène Marx est de retour à Théâtre Ouvert: une écriture au scalpel d'une puissance évocatrice phénoménale, qui nous attrape par le col pour ne plus nous lâcher et allie dans le même élan violence inouïe et douceur infinie, inverse le regard, pose les vraies questions et puise dans les zones impénétrables de la souffrance pour en extirper lumière et lucidité. **C'est peu de dire que la brûlure est au cœur du geste artistique de Laurène Marx. Son écriture consume le réel, le réduit en cendres pour mieux l'autoriser à renaître autrement, au-delà des injonctions et jugements, au-delà de cette norme qui étouffe tout sur son passage, à commencer par nos singularités magnifiques.** Laurène Marx écrit comme on s'adresse, dans le face à face de la scène qui est l'horizon de son flux, elle souffle sur les braises pour nous réchauffer et elle avec. C'est peu de dire qu'elle brûle les planches, sa présence est démentielle, elle aspire tout. Elle nous avait renversé avec "Pour un temps sois peu", monologue d'une puissance brute dans lequel elle questionnait sa propre transition, l'identité (sexuelle et de genre), le féminin, dans une parole honnête et crue, aussi nue que sincère et dépouillée de l'envie de plaire. On craignait la déception après cette première déflagration qui nous avait laissé sans voix mais pleine de la joie de cette naissance scénique cataclysmique.

**"Je vis dans une maison qui n'existe pas" est une bourrasque qui confirme son talent flagrant et l'importance capitale de cette parole.** Laurène Marx a cette capacité confondante à remplir le silence de sa présence, à incarner sa propre écriture dans une évidence bouleversante, à habiter l'espace du plateau de son corps et de ses mots, à mettre à terre d'un regard ce 4ème mur qui crée l'illusion pour mieux nous embarquer avec elle, séance tenante, dans son cerveau. La suivre n'est pas sans conséquence, la comprendre, c'est accepter d'aller trébucher au fin fond de l'expérience humaine, de se livrer, sans défense, à une palette d'émotions exacerbées qui nous laissent exsangues. Mais comme délivrés. Dépouillés de ce qui n'a pas d'importance.

**Comment dire cette expérience ? Au début il y a ce plateau nu, la boîte noire du théâtre, promesse palpitante.** Au début, il y a Laurène, assise au plus près de nous sur le bord de la scène nous rappelant qu'elle aime jouer avec les gouffres et ne pas dresser de frontière entre elle et nous. Au début, il y a ce temps indicible où elle ne dit rien et le public, une fois n'est pas coutume, se tait. On ne sait pas si ça commence, ça a commencé, ça va commencer. Nous sommes en présence les uns des autres et ce silence fait la gravité et la beauté de ce temps suspendu. Puis les mots de la musique. Puis la musique des mots. Laurène Marx prend la parole comme on prend d'assaut les faux semblants, les discours simplistes et plaqués, les opinions étriquées. Elle ouvre la bouche qu'elle a maquillée de rouge sang et l'on s'engouffre dans son débit bien à elle, cette façon d'enquiller les mots ou de les retenir, de les laisser tomber comme des gouttes d'eau en fin de phrases.

**Dans ce nouveau texte, après s'être racontée au présent, dans la conséquence d'un parcours identitaire douloureux, elle aborde aux rives de l'enfance, des troubles psychiques, de la colère qui vient de loin et envahit tout.** Jamais psychologique, elle tisse les fils d'un récit qui brouille les pistes pour mieux nous mener sur le chemin d'elle-même. Passer par la dérive poétique et narrative pour dire le vif du sujet. On y suit Nikki, son double, lestée de Madame Monstre, Nuage le nuage et les Touts Petits dans une ronde schizophrène de figures qui ne sont au fond que les différentes facettes d'une seule et même personne. "Etre qui on est ça peut tout le temps changer" dit-elle dans un souffle et on attrape ses phrases au vol avec l'envie impossible de toutes les retenir, les garder au creux de soi pour les soirées difficiles. Ce qui est sidérant dans ce que propose Laurène Marx au plateau, c'est la manière de porter son "je" face au monde et sa façon d'inviter le public à être là et à en faire autant. "Approche toi", "écoute moi", "Attends"... La grande salle de Théâtre Ouvert devient un paquebot gigantesque où nos psychés, nos souvenirs, nos vécus, nos visages même s'entrechoquent dans l'invisible, s'incorporent à la fiction-vérité qui déroule ses intensités émotionnelles démentielles. Le plateau est peuplé, habité de cette aura rare que la composition sonore et musicale ample et sombre de Nils Rougé vient doper à bon escient. Et quand Laurène danse pour achever cette introspection qui tait son nom, cette mutation de la mémoire en fiction, car "écrire une histoire c'est décider de ne rien oublier", sa danse a la puissance de ses mots. On sort de ce spectacle littéralement essoré, épuisé d'émotion mais fringant d'une ardeur neuve à embrasser la vie.

Marie Plantin – [www.sceneweb.fr](http://www.sceneweb.fr)

**Je vis dans une maison qui n'existe pas**

**Texte : Laurène Marx**

**Mise en espace : Laurène Marx et Fanny Sintès**

**Jeu : Laurène Marx**

**Création sonore : Nils Rougé**

**Durée : 1h30**

*Présenté les 30 et 31 mai 2023 à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival ZOOM*

# cult. news

Théâtre

## La déclaration d'amour aux fous et aux folles de Laurène Marx

par Amélie Blaustein-Niddam  
12.04.2024

**Vendredi 12 avril 2024**

Elle nous avait cloué.e.s sur place il y a presque un an, à la même heure, dans le même lieu, Théâtre Ouvert. Il y a un an donc. Je vis dans une maison qui n'existe pas était une lecture surpuissante. Aujourd'hui, ce texte est mis en scène à la perfection par Laurène Marx et Jessica Guilloud, et le spectacle, lui, existe plus que jamais.

**« Je m'appelle Nikki et j'habite dans une maison qui n'existe pas »**

D'abord, il y a sa voix sans son corps qui nous dit ça : « Je m'appelle Nikki et j'habite dans une maison qui n'existe pas. » Pendant tout en temps, Laurène nous dit d'une voix basse cette histoire qui est la sienne. Elle n'est plus une enfant, elle est folle, elle le dit. Dans sa maison qui n'existe pas, un monde s'agite. Il y a Madame Monstre très présente et qui parfois a raison (oui, Laurène, « tu es trop cool ! »), des Tout-Petits qui se cachent, et Nuage, le nuage qui cache la lumière. Nikki est très en colère, elle a perdu son calme, et pourtant, sa voix, elle, est douce et calme. Laurène Marx, apparaît. Seule en scène et cependant très habitée. Elle apparaît en bord de scène, assise en tailleur. Et elle parle d'elle, enfin, de Nikki. Et nous, nous sommes suspendu.e.s à ses lèvres rouge sang, nous avalons les mots qu'elle assène pour tenter de les connaître par cœur, tout de suite. L'écriture de Laurène est folle, c'est-à-dire qu'elle fait autant peur qu'elle fait rire. Elle est viscérale.

**« La poésie ne sera jamais la vie, ça me tue »**

L'écriture de Laurène Marx est une révolution. Dans nos derniers Plans Cult de la semaine, je parlais d'elle (oui parfois, il faut s'autoriser à dire « je »), je disais que si Baudelaire existait aujourd'hui, il serait elle, cette femme trans non binaire, écorchée très vive. Sa poésie est unique autant que sa présence précise sur cette scène vide d'objets, mais pleine de sens. La

lumière de Kelig Le Bars, qui va d'une barre blanche à des halos arc-en-ciel, nous fait glisser dans la schizophrénie. Laurène fait dire à Nikki : « Parfois, je prends trop de médicaments aussi. Je crois que je me dis que si j'en prends beaucoup d'un seul coup, ça va me guérir d'un seul coup... au moins me soulager du poids de ma vie... » Elle lui fait répéter que plus elle est beaucoup, plus elle est seule. Nikki entend des voix qui lui parlent, et ces voix prennent des formes, se chargent en détail. Pourquoi tout ça n'aurait-il pas le droit d'exister « réellement » comme elle dit ? Cela, tout cela, ça crée une colère sourde.

« Il y a pas longtemps je suis rentrée dans une colère je suis rentré et je suis pas sortie depuis.  
Depuis je cherche la sortie de la colère.... »

### **« Il suffit pas de comprendre pour comprendre »**

Le décalage entre la violence inouïe de ce qu'elle charrie et la douceur de la voix devient une alliance. Nikki sait qu'elle souffre de troubles dissociatifs de la personnalité. Elle sait aussi que cela fait d'elle qui elle est. Le texte, le jeu, la direction sont tous politiques et urgents. Le travail de distorsion de la voix pour rendre les habitant.e.s intérieur.e.s du cerveau de Nikki est très juste, très concret. Je vis dans une maison qui n'existe pas rappelle un fait : la normalité est une construction et pourtant ce fait est sans cesse piétiné. Laurène Marx manifeste sans hausser le ton, de sa présence totale, contre « l'immense pression que subissent les gens qui ne sont pas conformes ». Je vis dans une maison qui n'existe pas est autant une poésie, un pur monologue de théâtre, un manifeste pour que la différence arrête d'être un scandale et un partage du personnel vers l'universel.

**Amélie Blaustein-Niddam**

[Laurène Marx reprend le pouvoir au nom des femmes transgenres - Le Soir](#)

ACCUEIL • CULTURE

## Laurène Marx reprend le pouvoir au nom des femmes transgenres

Imaginez un mélange entre Blanche Gardin et Virginie Despentes. Laurène Marx a l'humour cinglant de l'une, la plume cash de l'autre, mais aussi un style bien à elle pour reprendre le pouvoir sur la parole intime des personnes transgenres. « Pour un temps sois peu » dézingue notre société normative au théâtre National.



Seule sur scène, Laurène Marx détaille sans fard le parcours d'une femme trans. - Pauline Le Goff



Journaliste au pôle Culture  
Par **Catherine Makereel**

Publié le 29/03/2024 à 11:00 | Temps de lecture: 6 min ⌚

L'idée c'est un truc du genre : ah... OK, merde... je suis une meuf je crois... je suis une trans je crois... Mais en substance... c'est ça... un peu comme quand t'es persuadée d'avoir laissé le gaz allumé et que tu peux pas aller vérifier. Là, le gaz, il fuit depuis quinze ans, vingt ans et ça va péter... c'est l'heure d'implorer et crois-moi, c'est graphique. » Pour raconter son histoire, Laurène Marx évoque d'emblée une fuite de gaz et très vite, on comprend que cette image résume assez bien l'artiste elle-même : avec son verbe hautement inflammable, l'autrice et interprète aime jouer avec le soufre. C'est inodore mais, vous, spectateurs, avez l'impression que ses vanes peuvent vous exploser à la figure à chaque instant. Oh, pas de dégâts matériels à craindre, rassurez-vous ! Non, sa tuyauterie à elle, ce sont les planches de théâtre et les déflagrations qu'elle engendre risquent surtout de vous faire rire, vous faire mal ou vous guérir.

Proche du stand-up mais aussi du rap, *Pour un temps sois peu* manie la punchline comme un film de Kurosawa le katana. C'est incisif et absolument imparable pour décrire les détails cruels mais bien réels du parcours d'une femme trans. Mises en scène par Fanny Sintès, ses vanes sont autant d'entailles pour dire le parcours d'une transition comparable, globalement, au fait de marcher sur une mine, pour dire les maltraitements médicaux et les humiliations quotidiennes, pour dire l'annihilation de l'être (« C'est comme se mettre une balle dans la tête (...) Tu te stoppes net dans l'élan de la vie. T'étais peut-être en train de courir vers une fille, peut-être que t'allais faire un grand pas dans ta carrière mais t'iras pas plus loin, tu iras pas là où tu allais »), pour dire la chute spectaculaire de l'espérance de vie (« Si tu veux recalculer ton espérance de vie, tu fais comme pour les chiens, et tu divises par 5 ou 6. Y a urgence, tu te dépêches de vivre, même en désordre, même à l'envers »), pour dire toutes les « sœurs » qui tombent sous les coups de ces hommes qui attendent dehors avec des torches et des fourches.

### **Des injonctions toxiques**

Avec un humour noir qui dégoupille des vérités cuisantes à la minute – genre Blanche Gardin *meets* Virginie Despentes –, Laurène Marx nous questionne sur le calvaire des femmes trans, mais aussi sur la dangerosité d'une société

normative qui règne à coups d'injonctions toxiques. Trouver la bonne démarche, relâcher le poignet (mais pas trop, « sinon ça fait pédé »), rentrer le ventre, avancer les lèvres, creuser les joues, prendre un air triste, avoir l'air fière mais pas trop non plus (« tu es une femme après tout »), bref cocher toutes les cases et se rendre compte que, socialement, « faut être profondément stupide pour vouloir être une femme ». En parlant de son vécu, Laurène Marx questionne le patriarcat, les assignations, la féminité. En abordant la modification génitale, elle met aussi en lumière celles et ceux qui fuient la binarité.

Avec sa tchatche péremptoire, l'artiste a trouvé un ton unique, loin du dolorisme torturé habituellement associé à cette thématique. Cette langue trash, furieuse et hypnotique, Laurène Marx a mis près de vingt ans à la trouver. « J'ai arrêté l'école à 15 ans », nous confie la Française quand nous la rencontrons à une terrasse de café, à Schaerbeek. « Depuis que j'ai 15 ans, je veux écrire. » Très vite, le rap la fascine – « En trois minutes, tu dis plein de choses sur la société » – et le stand-up achève de la guider : « La punchline est d'une immense mauvaise foi mais part aussi d'une vérité. J'endormis avec du léger et, d'un coup, je lance un truc de ouf et là, le public est piégé. » Quant au déclic de *Pour un temps sois peu*, c'est simple, explique Laurène Marx : « J'ai transitionné. Il y avait une urgence à raconter. La perte de privilège, plus d'accès à l'emploi, plus d'argent, pas de cellule familiale, les micro-agressions : le quotidien était très dur. Quand tu transitionnes, il y a une étrangeté chez toi qui émerge encore plus et qui met mal à l'aise les gens. Ça questionne ton rapport à la normalité, ça donne le vertige. »

### **Plus de fluidité**

Le succès est fulgurant. Alors que la pièce arrive bientôt à sa centième représentation, Laurène Marx avoue recevoir beaucoup de messages positifs. « Je m'étais préparée à une adversité qui n'est jamais venue. Par contre, alors que j'ai eu le prix des Lycéens et que j'ai plein de jeunes fans, aucune école n'est encore venue me voir. Les profs refusent. Ils ne veulent pas avoir de problème, ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils font de la propagande LGBT. Je suis triste que mon spectacle soit polarisant juste parce que je suis trans. C'est un spectacle sur la normativité, pas sur les trans. J'ai aussi tout un public de femmes cis qui se retrouvent dans la critique des injonctions à être la femme parfaite. »

Quand on lui fait part d'un sentiment de filiation avec Virginie Despentes, sa réponse fuse : « C'est la virilité. Elle et moi, on a une brutalité qu'on associe à la masculinité, mais c'est ridicule. La brutalité, c'est une énergie, une force, ce n'est pas forcément négatif. Une écriture de femme, aujourd'hui, ça doit être policé, c'est là pour plaire, ne pas violenter. On me dit que mes posts Instagram sont violents, mais j'ai envie de répondre : "Vous savez ce que c'est la violence ? Je la vis au quotidien. Peut-être que mon registre vous déplaît mais ce n'est pas de la violence. Etre trans, c'est être agressée, harcelée quotidiennement. Et encore, moi, avec mes tatouages et mes grosses bagues, personne ne me fait chier, mais celles qui sont en robe, c'est violent." »

« Quand tu es trans, on attend que tu fasses tout pour changer de voix, avoir les codes de féminité, la douceur. Moi, à un moment, j'ai décidé que ma force, c'est ma brutalité et tant pis si on m'appellera plus souvent "Monsieur". Au moins, je vais laisser une trace. De toute façon, tu rêves toute ta vie de porter une robe, tu le fais dix minutes et tu renonces aussitôt. La robe, c'est soit un signe de sexualisation, soit un signe de faiblesse et tu sais qu'on va finir par te l'arracher. » Aujourd'hui, Laurène Marx prêche pour la fluidité. « J'ai lu qu'un jeune sur trois se revendique queer. Eh bien, nous, on pave la voie de ça comme nos sœurs, avant, qui se faisaient mettre du silicone industriel dans les caves. On pave la voie de quelque chose qui va devenir une nouvelle normalité. On ne sera pas tous trans, mais les gens seront un peu plus libres de faire ce qu'ils veulent. Et peut-être même que, petit à petit, on en parlera moins. »

*Jusqu'au 6/4 au théâtre National, Bruxelles.*

## Faut-il être trans pour jouer une trans ?

Par **Catherine Makereel**

En janvier 2023, *Pour un temps sois peu* devait être joué au Théâtre 13 à Paris. Le hic ? Dans cette version mise en scène par Léna Paugam, c'est une actrice cisgenre qui endossait le rôle écrit par Laurène Marx. Un choix qui a suscité un vif débat, jusqu'à l'annulation pure et simple de cette production. « Ce serait une hérésie que mon texte soit joué par une femme non trans », affirme l'autrice. « *Pour un temps sois peu* est un manifeste, une reprise de pouvoir sur la parole intime des trans. Une

tentative de créer plus de culture. Plus de culture, pas plus de fantasme. Plus on est proche du sujet et moins la réalité est déformée. Et c'est ici précisément que va s'imposer la différence fondamentale entre créer de la culture et créer du fantasme. Plus on est proche de quelque chose et plus on fera preuve de tendresse, plus on est en capacité d'entendre le cœur battre. Je reçois plein de messages de jeunes trans qui m'écrivent aussi que voir une trans sur scène qui réussit, ça leur fait du bien. C'est cela créer de la culture. »

L'enjeu est donc aussi d'œuvrer à la représentativité des personnes transgenres. « L'idée est de dire : "Laissez-nous ce rôle parce qu'on n'en a déjà pas beaucoup." Depuis le succès de ma pièce, qui tourne depuis plus d'un an, je n'ai pas eu une seule offre d'emploi, ni en jeu ni en commande d'écriture. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a tout simplement pas de rôle pour moi. Quand on est transgenre, à part jouer la pute ou le petit garçon qui transitionne, il n'y a rien dans l'imaginaire collectif. Et on ne me fera jamais jouer un rôle d'une personne "normale" qui fait des trucs normaux. Si tu es trans et que tu es dans un film, c'est que c'est un film sur les trans. On ne voit jamais un film dans lequel passe un trans qui est juste une bonne copine ou la maraîchère du coin. » Le manque de présence transgenre au théâtre, au cinéma ou à la télé fait bondir

Laurène Marx : « Je mets quiconque au défi de me citer cinq personnes trans connues. Statistiquement, il y en a, mais on nous empêche d'accéder à ces sphères-là parce qu'on considère apparemment que notre seule existence constitue de la propagande. »